



HAL
open science

Les égouts de montpellier : mots crus et mots propres

Agnès Jeanjean

► **To cite this version:**

Agnès Jeanjean. Les égouts de montpellier : mots crus et mots propres. *Ethnologie française*, 1999, 1999-4 (Les mots des institutions, ss la dir. Marc Abélès), pp.607-615. halshs-00089244

HAL Id: halshs-00089244

<https://shs.hal.science/halshs-00089244>

Submitted on 20 Apr 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les égouts de Montpellier : mots crus et mots propres

Agnès Jeanjean

I RÉSUMÉ

À Montpellier, les égoutiers ont élaboré un système de protection contre la dévalorisation dont leur profession est l'objet, en usant de la transgression et en maintenant une certaine opacité autour de leur travail. L'emploi de mots crus les y aidait. Cependant la direction de leur entreprise promeut par écrit un vocabulaire euphémisé, qui marginalise, jusqu'à les exclure, les égoutiers. Ces mesures accompagnent et signent la disparition de ce groupe professionnel.

Mots-clés : Institution. Égout. Euphémisme. Pouvoir. Subversion.

Agnès Jeanjean
Laboratoire d'Anthropologie urbaine
27, rue Paul-Bert
94204 Ivry-sur-Seine Cedex

Dans la langue, donc, servilité et pouvoir se confondent inéluctablement. Si l'on appelle liberté, non seulement la puissance de se soustraire au pouvoir, mais aussi et surtout celle de ne soumettre personne, il ne peut donc y avoir de liberté que hors du langage.

Roland BARTHES,
Leçon inaugurale...,
1978.

Lorsqu'elles remontent à la surface, dans les rues ou les caves de nos villes, les eaux usées viennent troubler l'ordre des choses. Pour s'en débarrasser, il faut alors les nommer. Habituellement refoulées dans le silence des sous-sols, elles font irruption dans le champ de la parole et y sèment quelques perturbations. Les « travailleurs des basses œuvres »¹ s'interrogent très souvent sur les façons de dire l'excrémentiel et leur travail. Tous, quel que soit leur statut, prennent position.

À Montpellier, le service des égouts est en affermage² depuis 1989. Au cours de l'enquête que j'ai menée sur l'évacuation des eaux usées³, il est apparu clairement que les mots sont l'objet d'enjeux entre la compagnie fermière et certains de ses employés. La direction affiche la volonté de mettre en place des mesures dites de « valorisation », qui s'appuient, entre autres, sur des processus langagiers, tels que les euphémismes. Ce sont les cadres de la compagnie qui introduisent ce nouveau vocabulaire. D'un autre côté, les employés municipaux, détachés à la compagnie privée depuis 1989, se plaisent tous, traditionnellement, à prononcer des mots qu'ils quali-

fient de « grossiers » et auxquels ils attribuent quelque efficacité. Ainsi, les différents salariés ne font pas le même usage des mots face aux substances excrémentielles qu'ils côtoient. Ces usages se confrontent, se menacent mutuellement dans un rapport de force inégal et permanent.

● La compagnie fermière

La compagnie fermière est la société mère d'un puissant groupe⁴ industriel dont le rayon d'action et d'influence s'étend à des secteurs d'activités divers et variés : eau, déchets, énergie, transports, travaux publics, immobilier, télécommunication, image, etc. Du fait de ses filiales spécialisées dans la construction, il arrive très souvent que le groupe ait en charge, non seulement la gestion du réseau d'assainissement, mais également la réalisation des travaux de construction ou de réhabilitation d'égouts. Par l'intermédiaire de ses bureaux d'études, il joue également un rôle dans la conception des projets. À certaines périodes, avant 1989, l'entretien du réseau d'égouts montpellierain était attribué à des entreprises locales, et lorsque des travaux devaient être réalisés, des agents municipaux, guidés par les normes et les modèles nationaux, effectuaient les études préalables. La conception des égouts relevait des instances politiques, et l'intervention d'entreprises privées dans ce

domaine est un fait récent. Si, du XVIII^e siècle au dernier quart du XX^e siècle, les pouvoirs publics ont dominé en matière de décisions, actuellement, avec le développement de la gestion déléguée, une part des prérogatives revient au secteur privé⁵.

La compagnie fermière, de dimensions mondiales, relie le local à un espace très vaste, qui dépasse largement le territoire national. Elle est, pour la plupart des salariés montpelliérains, une entité très complexe et opaque. La taille de la compagnie ainsi que l'étendue géographique de ses interventions contribuent à ce brouillage. S'y ajoutent la diversité des domaines d'actions, la puissance économique et les mouvements monétaires et boursiers qui environnent et déterminent cette puissante entreprise urbaine.

■ Les égoutiers

À la suite de la mise en affermage de l'assainissement montpelliérain, les agents municipaux chargés de l'entretien des égouts – que je nommerai « égoutiers » en employant ce terme dans son sens le plus commun⁶ – ont opté pour le statut de « fonctionnaire territorial détaché à la compagnie fermière ». Leurs grilles de progression professionnelle sont municipales, mais les salaires que leur verse la compagnie privée sont supérieurs à ceux des autres employés municipaux. Ces avantages financiers ont influencé le choix des égoutiers, mais il existe cependant une autre raison : ils s'inscrivent du côté d'une tradition municipale, tant du point de vue des techniques que des rythmes, du style et des savoir-faire. « C'est une manière de travailler, un état d'esprit qu'il nous faut protéger », comme le dit M., un égoutier.

Pour exercer dans les égouts, aucun d'eux n'a suivi de formation professionnelle. Avant de devenir employés municipaux, ces hommes exerçaient des professions diverses dans le secteur privé : mécanicien, berger, peintre en bâtiment, conducteur d'engin. Leur arrivée dans le service des eaux usées a été précédée par des événements parfois traumatiques : un divorce, un licenciement, une expérience en usine mal supportée, un changement de service à la suite d'une altercation avec un chef. Certains d'entre eux vivaient leur activité professionnelle antérieure comme trop instable, car menacée ou itinérante. Le recrutement municipal a une fonction sociale ancienne dont témoignent les demandes d'embauche des premiers égoutiers, qui espéraient parfois aussi un secours. C'est le cas dans ce courrier daté du 17 mai 1906 :

« Monsieur le Maire

Je viens auprès de votre haute bienveillance attention en le disant en deux mots père de famille veuf depuis 3 mois à peine malheureusement et secondé de trois enfant ne pouvant

gagner sa vie don jen ai gardé un auprès de moi les autres deux lancé à l'abandon

juste je me trouve en chômage depuis un moi et réduit à la misère

je vous renouvelle à me donner un petit secours que j'espère vous pourrez pas me refuser

vous pouvez demander des renseignements je suis honête citoyen et travailleur

Maintenant Monsieur le maires je vous demande autre chose je suis été pendant dix ans occupé au égouts de la ville à la période de

l'été si vous pouviez me prendre vous me feriez plaisir

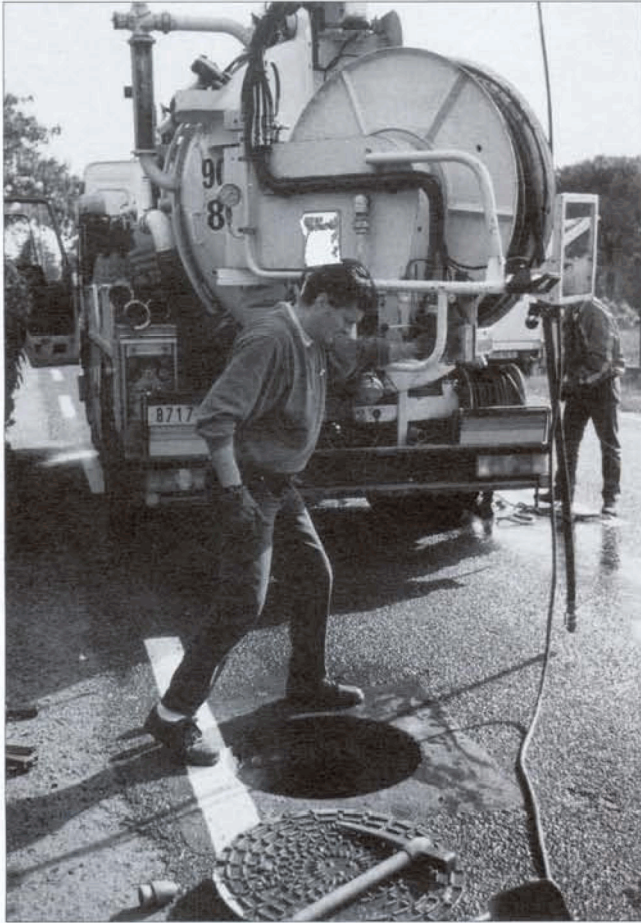
j'en ai causé déjà à mes chefs Monsieur Clarissac et ils vous donneront des bons renseignements à ce sujet.

Je n'ai qua vous remercier davance Et j'espère que monsieur le maire prendra pitié de mes demandes d'un malheureux dans la misère et être jeté à la rue faute de travail votre serviteur.

Charles Picar rue 3 de lavérune 3. »

L'embauche revêt également un caractère familial, et la plupart des égoutiers appartiennent à ce qu'ils nomment une « vieille famille d'employés municipaux ». Toutefois aucun d'eux n'a choisi le service des eaux usées ; ce n'est donc pas la fonction d'égoutier qui se transmet mais « une place à la mairie ». On ne peut faire état de vocation professionnelle si ce n'est du désir de se mettre à l'abri des incertitudes en devenant fonctionnaire territorial. En effet, les récits que les uns et les autres font de leur parcours professionnel montrent bien que l'objectif poursuivi était « d'entrer dans l'administration ». « Les égouts c'était l'administration », explique un chef d'équipe aujourd'hui retraité.

Les égoutiers trouvent cependant des adéquations entre eux et leur domaine d'affectation. Il existe des éléments récurrents dans les trajectoires individuelles et professionnelles, notamment un parcours scolaire rapidement interrompu. Parmi les plus âgés, certains disent n'être jamais allés à l'école, et tous ont commencé à travailler vers l'âge de quatorze ans. F., proche de la retraite, exprime en termes de regret le fait de ne pas savoir écrire, et il se sent agressé par l'importance que prend peu à peu l'écrit dans le cadre professionnel : « Nous, dans les égouts, on ne sait pas écrire. Sinon nous serions ailleurs, c'est clair. La compagnie organise des jeux pour les ouvriers, mais des jeux dans lesquels il faut répondre aux questions par écrit. Si tu réponds bien tu peux gagner un magnétoscope, de beaux lots. Ça me met hors de moi, ils savent bien qu'on ne sait pas écrire, c'est de la provocation, rien d'autre [...] ; moi, si je savais écrire, j'écrirais sur les murs, j'écrirais sur les camions, j'écrirais partout, partout, mais je fais des fautes. » L'illettrisme dont beaucoup s'affligent les lie à leur profession. Et si certains confient qu'ils en souffrent, tous considèrent que cela est indissociable du caractère « spécial » qu'ils ont et qu'ils avaient déjà avant de travailler dans le domaine des eaux usées. Un caractère



1. Utilisation de l'eau sous pression : M. va introduire le tuyau qui pend à l'arrière du camion, dans le regard de visite (photo de l'auteur, 1996).

déviant, qui les a conduits à fuir l'école, ou à échouer dans l'apprentissage qu'elle dispense ; parce qu'ils n'en partageaient pas les normes, parce qu'ils ne pouvaient se plier aux contraintes qu'elle leur imposait. Dans l'un et l'autre cas, l'échec scolaire sanctionne l'inadaptation à un système dominant. À l'absence de formation scolaire et au sentiment d'illettrisme les égoutiers ajoutent d'autres caractéristiques qu'ils considèrent comme leur étant propres : une brutalité dans les propos et les comportements, qu'ils qualifient de « grossièreté », et une résistance à l'autorité. C'est par leurs rapports conflictuels avec l'autorité que certains s'expliquent leur affectation au service des eaux usées : « Moi, je tue les chats de mes voisins d'un coup de fusil quand ils viennent rôder chez moi. Personne ne m'a jamais fait peur, pas même mon père, alors les chefs tu parles ! J'ai une grande gueule, je suis incasable, c'est pour ça que je suis là ! » (Égoutier d'une cinquantaine d'années) Leurs chefs partagent ce point de vue. Ils estiment que les agents « envoyés aux égouts »

sont bien souvent ceux dont, à la mairie, « personne ne voulait ».

Le service des eaux usées constitue, selon les égoutiers, un domaine d'activité adapté à leur forme de marginalité. André Leroi-Gourhan a bien décrit ce phénomène dans le passage du *Geste et la parole* qu'il a consacré aux premiers âges des cités : « Il faut par ailleurs tenir compte du fait qu'une partie non négligeable des classes cérébrales, inadaptées, trouvait dans la guerre, le commerce lointain, le vagabondage ou la piraterie le moyen de se ressaisir. » [1991 : 264] Les égoutiers pourraient rajouter : « les égouts ». Dès lors l'idée de réussite n'est pas absente. Ils estiment que travailler dans le service des eaux usées leur a permis, comme le dit F., égoutier de soixante ans, de « ne pas trop mal s'en tirer rapport salaire diplômés [...]. J'arrive à la retraite avec plus de dix mille francs net par mois. Pour un type sans instruction, c'est quand même pas mal ».

Avant d'aborder plus précisément l'usage des mots dans les situations de travail, il est indispensable de préciser que les égoutiers circulent par deux (un chauffeur et un opérateur) à bord de camions hydro-cureurs et interviennent sur le réseau d'égouts public lorsque survient un incident – généralement un débordement, une fuite d'eau sale. Ils descendent rarement à l'intérieur des collecteurs, mais introduisent, à partir de la surface, une manche d'aspiration ou un tuyau d'eau sous pression. Il leur arrive également de changer une plaque d'égout, de découper des racines d'arbre ayant poussé à l'intérieur d'un collecteur, ou d'extraire, à l'aide d'un crochet, des chiffons et d'autres objets encombrant les conduites. Les égouts ne sont pas toujours accessibles, et la détermination de la cause d'un bouchon peut constituer un véritable casse-tête. Les hommes cherchent à la surface des indices à interpréter : il peut s'agir d'arbres, de traces d'eau, d'activités professionnelles, etc. La proximité d'un restaurant peut laisser supposer la présence de bouchons de graisse, par exemple. Autant de signes qui permettent de comprendre ce qui se trame sous le sol. À ces interprétations, il faut ajouter la longue expérience que la plupart des égoutiers ont de leur travail, le stock de connaissances qu'ils ont accumulé sur la ville lors de leurs parcours à bord des camions hydro-cureurs. Celui-ci se souvient, par exemple, qu'un collecteur est en contre-pente⁷, qu'il existe à tel endroit un passage souterrain permettant de passer d'un égout à un autre. Les égoutiers mobilisent ces informations lorsqu'ils se trouvent devant une énigme : « En tournant en ville à longueur de journée, on passe devant des couleurs, des objets, des choses toutes petites et, l'air de rien, le cerveau enregistre. Quand on en a besoin, il se manifeste. Alors on est en alerte, on se souvient et ça aide à comprendre ce qui a bien pu se passer ou comment il va falloir intervenir. On connaît ce qui se passe plus haut, plus bas. On a repéré des trucs qui, le moment venu, pourront être utiles. » (Ancien égoutier affecté à l'inspection de réseau)

■ Secret et opacité

Le secret occupe une place importante dans les représentations professionnelles. Les travailleurs ont affaire à des substances refoulées, cachées. Il y a quelques années à peine, les élus municipaux exigeaient que le travail dans le domaine des égouts fût le plus discret possible. « *L'essentiel était de ne pas faire parler de nous, plus on parlait de notre travail moins c'était bon signe* », explique un égoutier. Dans le même ordre d'idées, les travailleurs des basses œuvres – aussi bien les ouvriers que les chefs – ne laissaient que très peu de traces écrites du travail. Aujourd'hui encore, ils font quelquefois appel à l'un des leurs, un retraité qui se souvient de la configuration de tel ou tel collecteur. En outre, les égoutiers, comme bien d'autres employés municipaux, se sentent liés aux secrets des hommes politiques. Ils savent que certains quartiers sont privilégiés. Ils connaissent les notables à qui, en cas de problème, il faut déboucher les égouts collecteurs très rapidement. À partir de ce qu'ils trouvent et voient au fond des égouts (excréments, seringues, préservatifs, portées de chatons morts, etc.), ils partagent le sentiment d'être au cœur de secrets plus intimes : ceux des citoyens. Dès lors, les égoutiers présentent les façons de savoir se taire comme une constituante importante de leur travail. Leur silence est nécessaire au maintien de l'ordre, à la protection de l'indispensable étanchéité entre la surface et les dessous de la ville, entre le propre et le sale. Par contrecoup, en parlant, les égoutiers peuvent divulguer des secrets et ainsi déstabiliser les individus. « *On en voit de toutes les couleurs. Les gens peuvent vous prendre de haut comme ça, avec leur cravate, leur costume, mais c'est pas toujours très joli, joli, vu d'en dessous. Nous, nous les connaissons autrement. Ils font des choses vraiment dégueulasses en pensant qu'une fois dans les égouts tout disparaîtra et que personne ne le saura. Ils ne pensent pas qu'il y a des gens dans les égouts [...]. La semaine dernière, un collecteur était bouché, on nous appelle et on soulève le premier tampon⁸ j'ai trouvé une portée de chiots. C'était pas beau à voir et on pouvait facilement savoir de chez qui ça venait [...]. Il y a aussi ceux qui jettent des gravats dans les égouts. Ils font des travaux chez eux et jettent ce qui les dérange dans le collecteur par le premier tampon venu. Un jour, on a même trouvé une lessiveuse ! Si on voulait, on pourrait en raconter des vertes et des pas mûres sur les gens.* » « *Dans les égouts, on apprend beaucoup de choses sur les humains. On dirait pas comme ça mais en vingt-cinq ans j'en ai vu [...]. C'est peut-être pour ça que les gens préfèrent penser qu'on est des demeurés, sinon ils seraient vraiment mal à l'aise. Ce ne sont pas toujours ceux que l'on croit qui sont les plus moches ! Si on disait tout ce qu'on sait, il y en a qui auraient moins fière allure.* »

Les égoutiers se plaisent à entretenir quotidiennement l'idée selon laquelle leurs mots sont potentiellement dangereux et renferment un contre-pouvoir.

L'opacité de leur domaine d'activité devient ainsi protectrice. Ils en retirent un sentiment de revanche sur leur condition.

■ « Remettre les discours à l'endroit »

Comme de nombreux techniciens, lorsque leur savoir technique est confronté aux verbalisations et aux usages quotidiens, les égoutiers doivent très souvent décoder les discours des usagers. Parler des excréments n'est pas chose aisée, et ils s'amusent à entendre et à voir les gens « *s'empêtrer* » dans des explications. « *Il y a quelque chose qui est drôle. Quand on arrive quelque part et qu'il y a de la merde qui sort, les gens sont mal à l'aise. Ils ne peuvent pas dire ce qui se passe. Ils tournent autour du pot. C'est la panique. Ils ont honte [...]. Parfois, on les laisse un petit moment essayer d'expliquer, c'est rigolo. Ils ne trouvent pas les mots, ils ne savent pas parler de ça, ça les gêne.* » (Égoutier de 43 ans)

La merde est prise en charge par les pouvoirs publics et par un dispositif technique dans lequel l'intervention humaine n'est nécessaire que pour tirer la chasse d'eau. Lorsqu'elle apparaît, elle provoque l'affolement, la gêne du public est manifeste, les mots surviennent péniblement et maladroitement. Et aux balbutiements, aux bégaiements, à un langage affectif, les égoutiers répondent par des explications. Ils nomment, ils mettent en mots. Leurs paroles ramènent l'ordre dans les esprits. Eux qui « *ne comprennent pas les mots compliqués* »⁹, eux qui se disent grossiers et que l'on dit grossiers, quand il s'agit d'eaux usées, possèdent la langue adéquate, celle qui est efficace. Elle passe en partie par des termes techniques : contre-pente, montée en charge, branchements particuliers, eaux vannes¹⁰, mais pas uniquement. Selon les égoutiers, leur efficacité réside surtout dans la facilité qu'ils ont à prononcer le mot « merde », lorsqu'ils sont face à la matière réelle. Et lorsque le mot rejoint la chose, ils prennent plaisir à montrer qu'ils n'ont peur ni de l'un ni de l'autre. « *Tout d'un coup les gens comprennent, ahuris, que c'est ça la merde, la vraie. Eh oui, c'est vraiment dégueulasse, ça pue !* » Si le public perd ses mots face aux substances pestilentielles, les égoutiers sont capables de continuer à parler.

Les citoyens élaborent des explications, il arrive qu'ils prêtent à l'eau des comportements aberrants d'un point de vue technique, comme par exemple qu'elle coule d'aval en amont. Ceci afin de pouvoir rendre responsable le voisin qui les dérange. Le déplacement des griefs, leur mise en mots par un discours sur les déjections, sur la saleté et les mauvaises odeurs sont fréquents. Que soient incriminés un voisin, la municipalité, un propriétaire, un commerçant, une entreprise proche, un supérieur hiérarchique, une famille immigrée, etc., les infiltrations d'eaux usées, les odeurs suspectes fournissent l'occasion d'exprimer sa propre vision de l'ordre, et de dénoncer ce qui quotidiennement vient la troubler. Ainsi cet infirmier

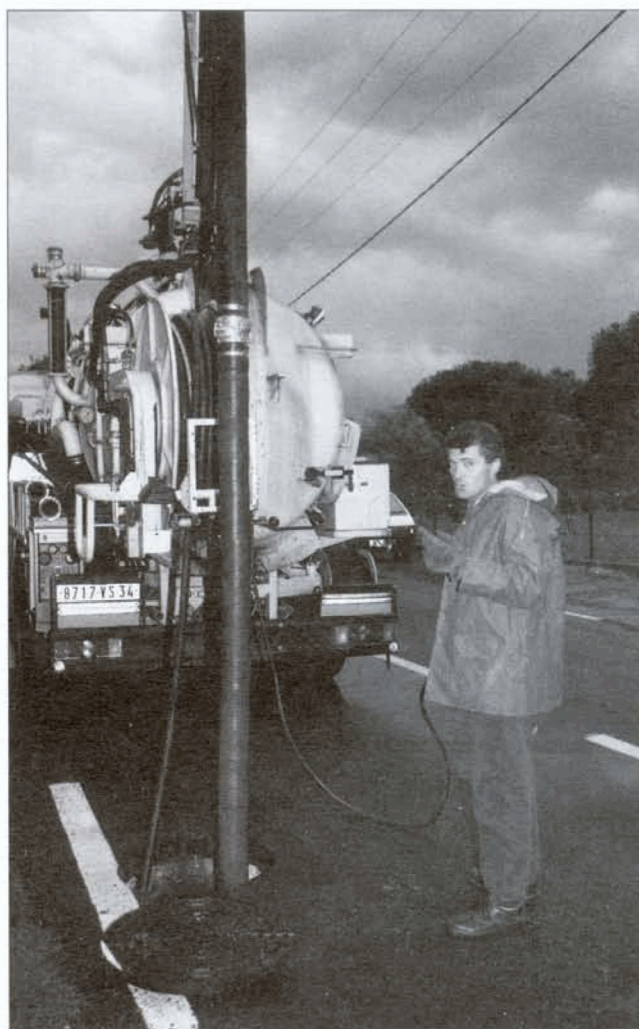
retraité accuse un médecin, ce « castor »¹¹ de la première heure désigne un nouvel habitant du quartier, ce couple d'écologistes incrimine un laboratoire de chimie, un groupe de voisins montre du doigt les habitants d'une maison plus grande que les autres et sur la boîte aux lettres de laquelle figurent plusieurs noms de famille. Les points de vues politiques et idéologiques affleurent dans les accusations. Parfois le ton est arrogant, et les égoutiers se plaisent à dire qu'ils « clouent les becs », « rabattent les caquets » des accusateurs qui deviennent « doux comme des agneaux » lorsque les employés leur démontrent que l'eau qui suinte ne provient pas de chez leur voisin. Il n'est pas facile de reconnaître ses propres traces, et les égoutiers travaillent à décoder des discours mensongers ou fantasmagiques qui recouvrent la réalité. Ils déstabilisent leurs interlocuteurs en utilisant des mots brutaux et s'efforcent, selon leur expression, de « remettre les discours à l'endroit ».

Toutefois, si les égoutiers se sentent forts de leurs mots, ils vivent aussi des moments de découragement, de désappointement. Il arrive que ces hommes aient le sentiment que l'intensité de leur expérience dépasse le vocabulaire. Quelquefois, lorsqu'ils tentent d'expliquer leur travail ou de décrire une scène précise au cours de laquelle ils sont confrontés à des eaux usées particulièrement concentrées en excréments, ils sont embarrassés. Comme s'il ne leur restait plus de mots pour faire comprendre concrètement de quoi il s'agit, tant leurs interlocuteurs sont habitués à manipuler les termes relatifs à l'excrémentiel au sens figuré. Ainsi, ils ont fait part à l'ethnologue de leur difficulté à dire leur expérience à ceux qui ne la partagent pas : « Ça s'explique pas, tant que tu n'as pas vu, pas touché, tu ne peux pas comprendre. Il n'y a pas de mots. Pour comprendre il faut toucher. » (Égoutier) Ils partagent le sentiment que cette incapacité à dire le réel les sépare des autres. D'où une emphase dans leurs propos, une insistance afin de combler sans jamais y parvenir complètement ni définitivement le décalage entre la merde dont ils ont la charge, celle qui pue, qui colle, qui coule, et la dénégation, la dépréciation dont elle est l'objet dans la langue courante. Presque systématiquement, lorsqu'un égoutier dit « on est emmerdé », « c'est la merde », « c'est emmerdant » ou toute autre expression figurée incluant le mot « merde », et elles sont nombreuses dans la langue courante, il rajoute : « C'est le cas de le dire. » Si lui ne le fait pas, l'un de ses collègues s'en charge, rappelant ainsi systématiquement que dans leur cas, c'est au sens « propre » qu'il faut l'entendre. Les égoutiers ne sont pas les seuls à insister sur le fait qu'ils sont bien concrètement face à des déjections. Les différents membres du service, les chefs et les techniciens marquent eux aussi par un « c'est le cas de le dire » la spécificité qui est la leur. « C'est le cas de le dire » est prononcé sur un mode humoristique, ce qui permet d'instaurer une distance en même temps que l'on insiste. Cette expression évoque aussi une sorte de conjuration devant la stupeur, toujours renouvelée, de se trouver réellement face à des substances excrémentielles.

Quelles que soient les situations, plus leur vocabulaire est brutal, effrayant, plus les égoutiers en sont satisfaits. Parce qu'ils trouvent, dans la violence des mots, une solution pour exprimer un tant soit peu ce qu'ils vivent, mais, surtout, parce qu'ils retournent à leur avantage cette violence et en retirent le pouvoir subversif d'impressionner les usagers. Ces forces sont menacées par les mesures visant à adoucir le vocabulaire qu'appliquent les cadres de la compagnie fermière et que diffusent des documents écrits.

■ « Nettoyer la langue »¹²

Les déchets sont de plus en plus évoqués publiquement dans des débats télévisés, des colloques. Leur



2. Utilisation de la pompe à aspiration : le manche est soutenu par une potence (photo de l'auteur, 1996).

évacuation et leur traitement deviennent un argument important dans les campagnes électorales. Ils sont aussi rentables économiquement : le vif intérêt que manifestent de grandes compagnies capitalistes pour obtenir les affermage en constitue la preuve. Cette émergence s'accompagne de la métamorphose des déchets et de ceux qui s'en approchent. Plus on les montre, plus on en assagit l'image. Les égoutiers retirent un pouvoir subversif du secret et de la crainte qui les environnent, ils prennent plaisir à n'être pas présentables, à travailler parfois sans gants et à exhiber leurs vêtements tachés, mais solides et protecteurs. Ils n'ont que faire des « *tenues étincelantes* »¹³ dont sont de plus en plus dotés les travailleurs s'occupant des déchets urbains.

En outre, on a trouvé de nouvelles solutions techniques à la pollution que représentent les boues urbaines : on expérimente, par exemple, le compostage à Montpellier, qui efface l'odeur et transforme la consistance des boues des stations d'épuration. Le compostage agit également d'un point de vue symbolique. Mêlées à du sable, diluées, les boues perdent leur identité, elles sont « *innocentées* », comme l'écrit Noélie Vialles à propos de la viande des abattoirs [1987]. Elles devraient pouvoir être épanchées sur les terres agricoles sans être reconnues. Les ingénieurs chargés de suivre ces expérimentations envisagent le compostage comme la « *fin des déchets* » ou l'« *avènement du déchet propre* », objectif fantasmagique, car, s'il est exact qu'elle se déplace, la catégorie « *déchets* » fait toutefois partie inhérente, non seulement de toute activité de production et de création, mais aussi de toute organisation sociale comme l'ont très bien montré les travaux de Mary Douglas et de Serge Latouche. En effet, l'un et l'autre mettent en lumière le caractère symbolique et relatif des déchets ainsi que celui de la notion de « *saleté* ». Mary Douglas propose de partir de la définition suivante : « *La saleté, c'est quelque chose qui n'est pas à sa place.* » [1992 : 55] Ce qui la conduit à considérer que la saleté est le sous-produit inévitable de toute organisation sociale « *dans la mesure où toute mise en ordre entraîne le rejet d'éléments non appropriés* ». Serge Latouche pour sa part écrit en conclusion de son article : « *L'idée technocratique d'une suppression de la pollution est aussi "absurde" mais aussi inévitable que pouvait l'être celle de la suppression du péché pour la société médiévale. La lutte contre la pollution et le déchet, contrairement à ce que l'approche technocratique laisse supposer, n'est pas vraiment une lutte menée de l'extérieur de la société en fonction de valeurs transcendantes à cette société, elle participe de la dialectique de son fonctionnement.* » [1978 : 98]

Les ingénieurs montpelliérains se heurtent à des difficultés que les techniques les plus raffinées ne sauraient résoudre : des résidus d'abjection demeurent, accrochés aux mots. C'est donc sur les mots qu'il faut agir et sur ceux qui les prononcent, affirment les dirigeants de la compagnie fermière. Dans une revue interne, un article intitulé « *Parler juste* » commence ainsi : « *L'emploi des*

termes usine d'eau plutôt que station de traitement d'eau potable ; usine de dépollution des eaux plutôt que station d'épuration ; réseau de collecte des eaux usées plutôt que réseau d'assainissement doit être promu aux yeux du Ministère de l'Environnement [...]. Quant aux réseaux d'assainissement, ils ne rendent pas l'eau saine, mais se contentent de la collecter et de la transporter jusqu'aux usines de dépollution, ce qui n'est déjà pas si mal. Le terme collecte des eaux usées (ou sales) semble plus approprié et plus explicite. Enfin il est vrai que les mots "assainissement" et "épuration" gardent des connotations historiques peu valorisantes pour l'eau et pour nos métiers. »

Dans un autre numéro, une photo est ainsi légendée : « *Dans toutes les langues, les ordures se font insulter.* » Elle accompagne un article dont le titre est « *Redressement sémantique* » : « *Ordures et déchets : les connotations péjoratives ou même insultantes de ces deux mots sont sans doute plus tenaces que l'odeur qu'ils dégagent. Associés à l'idée de saleté, de souillure, ce sont des injures.* » Les mesures dites de « *valorisation* » à la fois des substances, du travail et des hommes passent en partie par une action sur les mots et les façons de dire, comme, par exemple, la « *certification qualité* » qui est prévue pour 1999. Des techniciens, des ingénieurs sont chargés d'écrire des modes opératoires conformes à des normes, qui devront être appliqués par les salariés. Cela va de la signalisation d'un chantier à la façon de répondre au téléphone ou de se présenter au public. Évidemment, les mots « *grossiers* » sont bannis au profit de formules de politesse, et le développement de termes techniques participe de cet assagissement de la langue. Les revues internes insistent de façon redondante sur les « *performances techniques* », les « *avancées technologiques* », la « *professionnalisation* ». Le directeur d'une filiale du groupe explique que « *l'industrie de l'assainissement va devenir une industrie de précision, relevant de technologies novatrices et nécessitant l'intervention de spécialistes en chimie, biologie, électronique ou en informatique* ». S'y ajoute la création d'euphémismes : la direction souhaite que certains mots soient écartés au profit d'autres, moins effrayants. Dans le premier article, cité plus haut, « *assainissement* » et « *épuration* » sont respectivement remplacés par « *collecte des eaux usées* » et « *dépollution* ». Ce procédé – que Tzvetan Todorov qualifie de « *magique* » dans la mesure où il vise à modifier la nature des choses en leur donnant de nouveaux noms [1973 : 59-63] – rencontre l'incrédulité des égoutiers qui, autre glissement sémantique, deviennent des « *professionnels de la propreté* ». « *Ils font des pieds et des mains pour faire croire que la merde est propre. C'est comme "non-entendants" pour les sourds. Ça résout pas le problème des sourds. Nous on est archaïques, les égouts c'est archaïque. Tant qu'il y aura des hommes, ils chieront, jusqu'au dernier [...]. Ce n'est pas parce que t'appelles plus la merde par son nom qu'elle changera d'odeur.* » (Égoutier) Ce nouveau vocabulaire est loin d'être neutre ou doux pour les égoutiers. Associé à d'autres mesures, il signe la disparition, l'éviction de ce groupe professionnel.

CENTRE REGIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON Secteur de Montpellier		VISA DU CONTREMAITRE	
FEUILLE DE JOURNÉE			
DU 19.....			
Nom de l'Agent :			
Heure	Désignation Sommaire des Travaux Réalisés	F.T.	Imputation
8 H 00			
9 H 00			
10 H 00			
11 H 00			
12 H 00			
13 H 30			
14 H 30			
15 H 30			
16 H 30			
16 H 45			
Récapitulatif journée		Heures Supp.	
Imput.		Total	J N D
Heures			

Réf. 175

■ Mots écrits

Qu'il s'agisse des revues internes, de la transcription de modes opératoires, des formations techniques ou des feuilles de journées¹⁴, le vocabulaire promu par les cadres de la compagnie passe par l'écrit. Or, si les égoutiers prêtent aux mots prononcés une certaine efficacité, ils proclament régulièrement que « la merde, ça ne s'écrit pas », « les égouts, ça ne peut pas s'écrire ». Ils considèrent les écrits professionnels comme inefficaces et forcément fallacieux. Chacun d'eux est formel. Comme dans d'autres professions, les écrits peuvent avoir une fonction de contrôle et, en ce sens, déplaire aux travailleurs. C'est le cas des feuilles de journées et des comptes rendus d'activité qui menacent les marges de manœuvre que les travailleurs s'octroient. Mais cette méfiance à l'égard des écrits professionnels est également liée au domaine d'activité. Nous voici tout d'abord renvoyés à la fonction même des égoutiers : ne pas faire parler des eaux usées, les effacer, elles et leurs manifestations, de la surface. Or, l'écriture est une trace, et il est paradoxal de laisser les empreintes de ce que l'on cherche précisément à faire disparaître. En

outre, les égoutiers se situent du côté du secret, du silence, de l'innommable, et il peut paraître logique que les mots écrits ne puissent jamais correspondre à la réalité. Les écritures professionnelles tendent à présenter de la réalité une image conforme à la règle, aux normes. Elles tendent à évincer ce qui y échappe. C'est pourtant sur ces marges que se situent eux-mêmes les égoutiers.

Toutefois, une explication de la résistance à l'écriture dont ces hommes font preuve, qui passerait uniquement par la matière traitée, l'angoisse qu'elle inspire, le tabou dont elle est l'objet et le caractère refoulé des égouts, ne peut être entièrement satisfaisant. Les égoutiers se sentent pour la plupart illettrés et certains ont des difficultés à remplir les feuilles de journées. Leurs savoirs, pour l'instant encore dotés d'efficacité, sont en grande partie constitués d'informations mémorisées, et la connaissance du réseau s'établit par sa fréquentation davantage que par la consultation de documents écrits. La détention d'informations qui ne sont fixées nulle part confère du pouvoir aux égoutiers. Aussi, au moment de prendre sa retraite, chacun choisit à qui il montrera ce qu'il sait. La transmission des connaissances se fait oralement et passe par le partage d'une expérience. Il existe un fonctionnement propre à ce groupe professionnel, une attribution de pouvoir qui ne s'appuie pas sur la maîtrise de l'écriture, mais sur la parole ou le silence. Le développement des mots écrits met en péril l'adéquation que ces hommes avaient su établir entre leur domaine d'activité et leur manque de formation scolaire. Les réactions que ceux-ci opposent au développement de formations concernant les métiers dits « de la propreté » en constituent une bonne illustration. Cela laisse les égoutiers sans voix : « Comment tu veux qu'ils puissent écrire le travail dans des livres ? Jamais ils pourront écrire la vérité. Les élèves, c'est pas compliqué, il faut les mettre avec les gars dans les camions et celui qui te demande combien on gagne celui-là il pourra travailler. Celui qui commence à te poser des questions, à te demander comment ça marche, lui, il veut être chef. Il pourra jamais faire le travail [...]. Maintenant il va falloir des diplômés scolaires pour faire notre travail, c'est dingue. Ça va exploser, il va y avoir une révolution, c'est pas possible ! » (Égoutier âgé d'une cinquantaine d'années) « C'est le début de la fin, pour les types comme nous. Je vous parle des jeunes, moi je m'en suis bien tiré finalement. » (Égoutier proche de la retraite)

■ Les égoutiers : privés de leurs mots, privés de leurs moyens

Les égoutiers n'occupent pas la même position que ceux qui, à distance, tentent de pacifier les faits en cachant, par le biais d'un nouveau vocabulaire, la violence que peuvent contenir les déchets et les gestes qui tendent à les faire disparaître. Ils sont confrontés aux substances excrémentielles, aux déchets puants avant que

ceux-ci ne soient désodorisés, desséchés et quelquefois compostés. Ils se sont construits en transgresseurs et ont su retourner à leur avantage quelques-unes des situations dans lesquelles ils se trouvent. Ils préfèrent au vocabulaire « propre » qui leur est proposé des mots plus brutaux qu'ils utilisent quelquefois par provocation, ils surenchérissement. Si la violence contenue dans les mots disparaît, ils n'auront plus la place de développer leur espace de liberté, plus de mots pour se protéger, plus non plus la possibilité de dire ce qu'ils vivent. Pacifiées, les eaux usées risquent de n'impressionner plus personne, et les armes des égoutiers deviennent obsolètes. Comme disparaissent les mots qui étaient les siens, ce groupe professionnel disparaît peu à peu. Les outils sont vendus, les départs en retraite ne donnent pas lieu à de nouvelles embauches. La transformation des façons de dire va de

pair avec celle du métier et des hommes. Les modifications du vocabulaire, l'assagissement de l'image des eaux usées n'ont toutefois pas éliminé les situations douloureuses auxquelles sont toujours confrontés les travailleurs des égouts. Les tâches sont de plus en plus souvent effectuées par les ouvriers d'une entreprise d'assainissement privée¹⁵. Ces hommes qui prennent la relève des égoutiers ne s'amuse pas à effrayer le public, mais ils souffrent parfois, comme D., par exemple, qui s'en veut d'accepter « sans rien dire » de vivre des situations dans lesquelles il se sent humilié. Il explique : « *Moi, je suis quelqu'un qui se fait chier dessus.* » Les changements socio-économiques que j'ai évoqués dans cet article auront au moins mis en lumière le caractère identitaire du vocabulaire, même et surtout le moins légitime. ■

I Notes

* Je remercie Jean-Pierre Hassoun et Éliane Daphy pour leurs conseils.

1. Si le bourreau était le maître des hautes œuvres, au XVIII^e siècle, les tâches concernant l'évacuation des eaux sales étaient les « basses œuvres ». J'ai choisi d'appeler ainsi tous les travailleurs qui interviennent dans le domaine des eaux usées, quelle que soit leur position hiérarchique, qu'il s'agisse de fonctionnaires territoriaux ou de salariés travaillant pour des entreprises privées.

2. La commune demeure propriétaire du réseau d'égouts, la compagnie, dite « fermière », s'occupe de la gestion et de l'entretien.

3. À Montpellier, de 1993 à 1998 [Jeanjean, 1998].

4. Dans cet article, j'ai adopté les défini-

tions de l'économie. Il serait toutefois intéressant de les considérer d'un point de vue ethnologique. « *Dans un groupe, un centre (société mère) détient des participations dans le capital d'autres entreprises contrôlées.* » [Brémont, Geledan, 1981]

5. Dominique Lorrain propose une analyse très intéressante du rôle croissant qu'occupent des opérateurs privés en matière d'aménagement du territoire [1995 : 199-221].

6. Ouvriers chargés de l'entretien du réseau d'égouts public. Ces travailleurs n'ont toutefois pas, à Montpellier, le statut professionnel d'égoutiers.

7. L'inclinaison de la conduite est inversée par rapport à la pente du sol.

8. Plaque d'égout.

9. Expression qu'emploient fréquemment les égoutiers.

10. « Montée en charge » : le niveau de

l'eau monte, jusqu'à atteindre la paroi supérieure du collecteur. « Branchement particulier » : raccordement d'un bâtiment (immeuble, habitation) à l'égout. « Eaux vannes » : eaux de w.-c.

11. C'est un terme qui est apparu après la Seconde Guerre mondiale. Le mouvement Castor est une expérience qui a permis à certains d'accéder à la propriété par la mise en commun de savoir-faire et de main-d'œuvre [Légé, 1987].

12. J'emprunte ce terme à Dominique Laporte [1978].

13. Expression relevée dans la revue interne.

14. Imprimés sur lesquels les égoutiers doivent inscrire chaque jour les interventions qu'ils ont effectuées.

15. À propos de ces travailleurs, voir A. Jeanjean [op. cit. : 294-325].

I Références bibliographiques

BARTHES Roland, 1978, *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, Paris, Seuil.

BREMOND Janine, ALAIN GELEDAN, 1981, *Dictionnaire économique et social*, Paris, Hatier.

CORBIN Alain, 1991, *Le temps, le désir et l'horreur*, Paris, Aubier.

DOUGLAS Mary, 1992, *De la souillure. Études sur la notion de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.

GOODY Jack, 1986, *La raison graphique : domestication de la pensée sauvage*, Paris, Minuit.

JEANJEAN Agnès, 1998, *Basses œuvres. Ethnologie d'un réseau technique urbain : les égouts de Montpellier*, thèse de doctorat, Paris V.

KNAEBEL Georges, 1991, « Le rangement du résidu », *Les Annales de la Recherche urbaine*, 53 : 23-31.

LAPORTE Dominique, 1978, *Histoire de la merde*, Paris, Christian Bourgois.

LATOUCHE Serge, 1978, « Le revers de la production : éléments pour une approche nouvelle des mythes et des réalités de la pollution », *Traverse*, 12 (2) : 85-100.

LÉGÉ Bernard, 1987, « Les castors de la Monnaie. Naissance et mort d'une épopée », *Terrain*, 9 : 40-59.

LEROI-GOURHAN André, 1991, *Le geste et la parole*, t. II : *La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel.

LORRAIN Dominique, 1995, « La grande entreprise urbaine et l'action publique », *Sociologie du Travail*, 37 : 199-221.

TODOROV Tzvetan, 1973, « Le discours de la magie », *L'Homme*, XIII (4) : 38-66.

VIALLES Noélie, 1987, *Le sang et la chair. Les abattoirs des pays de l'Adour*, Paris, Ed. de la MSH.

I ABSTRACT

Crude and correct language on the sewers of the city of Montpellier

Sewermen of Montpellier have elaborated a system of protection against the depreciation of their profession by using transgressions and maintaining a certain opacity about their work. The use of crude words helped them to this end. By contrast the management of their company promotes in writing an euphemised language marginalizing the sewers so far as to exclude them. These measurements accompany and mark the disappearance of this profession.

Keywords : Institution. Sewer. Euphemism. Power. Subversion.

I ZUSAMMENFASSUNG

Derbe und korrekte Sprache über die Kanalisation der Stadt Montpellier

Die Kanalreiniger von Montpellier haben ein Schutzsystem gegen die Wertverminderung ihres Berufs durch Verstöße und eine gewisse Opazität über ihre Arbeit ausgearbeitet. Dazu verwenden sie derbe Wörter. Im Gegenteil fördern die Leiter ihres Betriebs schriftlich eine euphemisierte Sprache, welche die Kanalreiniger bis zum Ausschluss ausgrenzen. Diese Massnahmen begleiten und bedeuten das Verschwinden dieses Berufs.

Stichwörter : Institution. Kanalreiniger. Euphemismen. Macht. Subversion.